L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE
PRÉSIDENT

MAURICE LAFARGUE
Directeur-Gérant

Phoue Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 6 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & I. Claudel, 918 rue du Canal, Nouvelle-Orléans, Lne.

Samedi, 16 juin 1914.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin..	72	20
Midi	78	23
3 p. m.	80	24
6 p. m.	82	25

Our French Lesson No 10

AVIS A TOUS CEUX QUI VEULENT APPRENDRE LE FRANÇAIS.

La nouvelle direction de l'Abeille qui a à cœur la conservation et la propagation de la belle langue française en Louisiane a résolu de donner aux Américains l'opportunité d'apprendre le français pour la modique somme de 75 sous par mois, montant de l'abonnement mensuel au journal. Notre nouvelle méthode permettra également aux Louisianais désirant se perfectionner dans l'étude plus complète de la langue de leurs ancêtres, de pouvoir le faire avec la plus grande facilité et sans perdre un temps précieux que trop souvent réclament leurs affaires.

Nous avons en effet obtenu de Monsieur M. D. Berlitz, chevalier de la légion d'honneur, officier d'Académie, l'autorisation de publier chaque jour dans nos colonnes une leçon tirée de sa méthode dont la réputation est mondiale.

Nous continuons aujourd'hui la publication de la première leçon.

Afin de permettre aux débutants de pouvoir comprendre parfaitement la méthode, nous publierons en Anglais les notices explicatives qui accompagnent chaque leçon.

Toute personne n'ayant pu pour une raison quelconque suivre nos premières leçons aura toujours la ressource de se les procurer en nous demandant de lui envoyer les numéros du journal correspondant aux leçons qui lui manquent.

NOTICE TO ALL PERSONS WHO WOULD LEARN THE FRENCH LANGUAGE.

As the conservation and the propagation of the French language in Louisiana are among the prime desiderata cherished by the new administration of the New Orleans Bee, it has been decided to inaugurate a system whereby Americans will be enabled to study French for the small sum of seventy-five cents per month—amount of one month's subscription to the paper. The published exercises will be of great help to Louisianians who would wish to gain more accurate understanding of the idioms and grammatical construction of the language of their ancestors, without taxing either their time or their intellectual forces.

By permission of Prof. M. D. Berlitz, Knight of the Legion of Honor, Officer of the French Academy, we are publishing in the columns of the Bee, a series of graduated exercises from Prof. Berlitz's work, whose excellence is recognized the world over.

We shall continue these lessons every day.

In order to facilitate the task for beginners, we will accompany the explanatory notes with the English equivalent.

Any persons who, for some reason or other, nas missed the first lessons, can obtain back numbers of the paper, either by calling at our office or requesting that they be forwarded by mail.

The advantages claimed for this method are:

(a) The lessons are mostly based on object-teaching; this results in the students associating perception with the foreign expressions; he thus is soon able to think in the foreign idiom.

(b) Nearly all the lessons are in shape of conversation, in order to continually drill the student's ear and tongue.

(c) The most useful is always taught first, so that the student's mind is not encumbered with rules and word forms that he cannot immediately use and will forget again before reading them.

(d) Where rules are to be given, they are illustrated by striking examples, so that even those who are not good grammarians can fully understand them.

(e) The pronunciation of all difficult words or expressions is carefully transcribed, so that the students need not constantly rely on their teacher, and can, if necessary, progress entirely without him.

(f) All idioms or other difficulties are carefully explained in order to emancipate the intelligent students from their teacher.

The method is designed:

(1) For self-instruction: The student in such case reads over aloud, and several times, each lesson and then asks himself the questions of the book, answering them.

(2) For reciprocal instruction in clubs or parties of friends, each member alternately taking the role of the teacher, asking the questions and letting the others alternately answer. This has the advantage over self-instruction that the ear is more thoroughly drilled in catching the foreign sounds by hearing other people's voices, and, as several heads know more than one, each student will be able in his turn to correct mistakes made by his fellow-students.

DIXIEME LEÇON.

(dees' yaim).

Deuxième Partie.

TENTH LESSON.

Second Part.

Que faites-vous, mademoiselle? Sur quelle chaise vous asseyez-vous? Etes-vous debout ou assise? Qu'est-ce que je fais? Que fait M. Lebrun? M. Lebrun s'assied-il ou reste-t-il rebout? Que faisons-nous? MM. Boileau et Joly sont-ils debout? Sont-ils assis? Se lèvent-ils? Restent ils debout?

Occupé **(okŭpai)** occupied. Libre **(leebr)**, free. Par, by.

Cette chaise est-elle occupée? Oui, elle est occupée. Et cette autre chaise, est-elle aussi occupée ? Non, monsieur, elle est libre. Par qui cette chaise-ci est-elle occupée? Elle est occupée par M. Vacher. Et cette chaise-là par qui est-elle occupée ? Elle n'est occupée par personne, elle est libre. M. Dubois fait-il quelque chose? Oui, il écrit. Et que fait M. Berlitz? Il ne fait rien. Que fait votre professeur? Il écrit les mots de la leçon.

Exercices à Ecrire.

Remplacer les tirets par des mots **(rah' plassai lai teerai par dai mo)**, replace the dashes by words.

1. Qu'est-ce qu'— — — dans ce tiror? — — — beaucoup de choses. 2. Y a-t-il — vêtements? Oui, madame — — — a. 3. Vos vêtements — -ils — — tiroir? Oui, mademoiselle, ils — — . 4. Et votre chapeau — — sur — chaise? Non, — n'— — —. 5. Y a-t-il des allumettes — — boite-ci? Non, madame,—n'— — — —. 6. Qu'— — — ' — y a? Il y — des plumes. 7. Combien — plumes ya-t-il? Il y — a six. 8. Qu'y a-t-il sur — table ? — n'— — rien. 9. Avez- — quelque chose — la poche? Oui, monsieur, j'y — un mouchoir. 10. Combien — plumes avez- —? — — avons huit. 11. — — exercices? Oui, monsieur, — ' — écris. 12. Ecr..-vous vos exercices français? Oui, monsieur, je — écris. 13. Ecrivons- — dans un cahier **(kay'yai)**, copy-book ? Oui, monsieur, nous — —. 14. Sor..- — après — leçon ou restez- —ici? Je s.. 15. Qui — — — entre? C'— — professeur de français. 16. Est-ce M. Leblanc? Oui, monsieur, c'— —. 17. Est-ce Mlle Lefèvre — est à côté — vous ? Oui, monsieur c' — —. 18. Et qui est le monsieur q.. est à votre droite? C' — M. Duval. 19. Que fait M. Bénard? — écrit — lettre. 0. Est- — assis ou — ? — — debout. 21. Que faites- — ? Je — 'assieds. 22. Où — asseyez- — ? — m ' — sur une ch.. 23. Restez- — assis ? Non, — — —. 24. Y a-t-il quelqu'un — c.. chaise-là ? Non — — ' — — —. 25. N'est- — — occupée ? Non — — —. 26. Et — chaise-ci est- — aussi libre? Non, elle — —. 27. Par qui — — — ? Elle — occupée par M. Duval.

Write the questions of the following answers:

1. Il y a des chaises, une table et un tableau. 2. Oui, il y en a. 3. Il est sur la chaise. 4. Oui, elle y est. 5. Il y en a cinq. 6. Non, ils n'y sont pas. 7. J'en ai trois. 8. Il en a douze. 9. Oui, elle les ouvre. 10. Oui, nous les prenons. 11. Nous en avons dix. 12. Ils en ont vigt-et-un. 13. Oui, c'est lui. 14. Non, il est assis. 15. Il est assis à côté de Mlle Delaunay. 16. Non, il est assis derrière elle. 17. Non, il n'est pas à côté d'elle. 18. Oui, ce sont eux. 19. Non, ce ne sont pas elles. 20. Ils entrent dans la classe. 21. Oui, nous sortons. 22. Oui, il y a quelque chose. 23. Non, il n'y a rien derrière elle. 24. Oui, elle est devant moi. 25. Non, il n'y a personne dans le corridor. 26. Nous nous asseyons sur un banc **(bah')**, bench. 27. Non, elle reste debout. 28. Oui, ils se lèvent. 29. Elle est occupée par Mme Blanchard. 30. Il ne fait rien. 31. Il est assis à ma droite. 32. M. Durand se lève, mais M. Duval reste assis.

CAUCASIENS!
Nous avons l'honneur de mettre de nouveau à la disposition du public notre
BAIN TURC
moderne, pour hommes, qui vient d'être heureusement réformé. Ouvert à toute heure, excepté de 8 heures à midi, heures qui seront réservées aux dames, jusqu'à ce que leur division spéciale soit prête.
M. ET MME OSBORNE,
726 RUE GRAVIER
10 mai—1 an

Alliance Franco-Louisianaise

Ainsi que nous l'avons annoncé dans notre numéro de dimanche nous publions aujourd'hui les discours prononcés samedi par MM. A. de Châteauneuf et J. A. de Laage à la session annuelle de l'Alliance Franco-Louisianaise.

Allocution de M. de Laage:

Monsieur le Consul, Mesdames, Messieurs, mes enfants:

Si l'honneur m'est dévolu de vous adresser quelques mots aujourd'hui, c'est comme doyen d'âge des membres administrateurs de l'Alliance Franco-Louisianaise dont le sympathique président, M. Albert Breton, est actuellement en voyage dans notre beau pays de France.

Je ne saurai vous dire combien je suis heureux de venir récompenser, dans une bien faible mesure, les efforts des plus méritants d'entre vous, et j'espère qu'il en résultera un sentiment d'émulation intense pour que l'année prochaine ça soit le tour des... oubliés de cette année.

Travaillez ferme pour acquérir la connaissance de notre belle langue car c'est un bagage bien utile dans la vie d'avoir deux langues à sa disposition, et à cette occasion je vous rappellerai cette parole d'un sage qui disait "Que l'homme qui parle deux langues en valait deux." Il me semble que cette cérémonie ne serait pas complète si je ne rendais un hommage bien mérité à la mémoire de M. Alcée Fortier, l'apôtre de la langue française en Louisiane. Avant de passer la parole à Monsieur le Consul de France, je tiens à remercier en mon nom et au nom de l'Alliance Franco-Louisianaise, les généreux donataires qui ont bien voulu nous aider à récompenser par des médailles, ceux d'entre vous qui ont fait le plus de progrès; Monsieur le Consul de France, l'Abeille de la Nouvelle-Orléans, l'Athénée Louisianais, Messieurs Albert Breton, Jovita Cau et Traverse.

Discours de M. de Châteauneuf:

Monsieur le Consul, Monsieur le Président, Mesdames et Messieurs:

Parmi les œuvres françaises à la Nouvelle-Orléans, il en est une, qui à mon humble avis, mérite toutes nos sympathies: c'est l'Alliance Franco-Louisianaise. Comme les sociétés de l'Union Française et du Quatorze Juillet, l'Alliance a pour but de maintenir et de propager la langue française à la Nouvelle-Orléans.

Fondée à la fin de septembre 1908 par M. M. Damour, député des Landes, cette œuvre a eu des débuts plutôt pénibles, mais M. Damour a fait preuve en cette circonstance d'une énergie et d'un courage à toutes épreuves. Et cette œuvre était fondée.

Pour des raisons que nous ne cherchons pas à discuter, il s'est trouvé bon nombre de personnes pour dire qu'il était impossible de faire revivre le Français en Louisiane. Eh bien, à mon avis, le moribond dont on annonçait la mort prochaine devait avoir l'âme joliment chevillée dans le corps pour n'avoir pas depuis longtemps rendu son âme à Dieu.

Quoiqu'il en fût de toutes ces attaques, en novembre 1908, l'Alliance Franco-Louisianaise ouvrait 4 écoles avec 250 enfants, en décembre de la même année, en janvier et en mars 1909, six autres écoles s'ouvraient avec de nombreux élèves désireux d'apprendre le "doux parler de France."

C'est alors que, voyant son œuvre augmenter alors que ses ressources restaient les mêmes, M. Damour fait appel à la générosité du Gouvernement Français pour cette œuvre essentiellement patriotique, c'est-à-dire: la Conservation et la Propagation du Français. Cet appel a été entendu, et grâce aux secours généreux du Gouvernement de la République, l'œuvre a pris un nouvel essor.

A l'heure actuelle, l'Alliance Franco-Louisianaise dirige 19 écoles réparties dans les différents quartiers de la ville. Ce sont les écoles:

Beauregard; McDonogh Nos. 1, 7, 9, 15, 16, 28, 31; La Salle; Magnolia; Robert S. Lee; William D. Rogers; Kruttschnitt; Maybers; Parham; Henry Allen; Washington; Dannell; Davey.

Le nombre des enfants enrôlés au 1er novembre 1913 atteignait le chiffre respectable de 1,900.

C'est un beau résultat dont nous devons être tous très fiers, mais il ne faut pas nous en tenir là, il faut étendre notre sphère de plus en plus, afin de prouver que dans un petit coin des Etats-Unis, il y a quelque part une colonie française qui fait sans bruit œuvre pie et œuvre patriotique. Chacun de nous, Mesdames et Messieurs, chacun de vous, mes enfants, nous devons être des apôtres et essayer de recruter des bonnes volontés pour mener à bien cette œuvre éminemment française.

Enfants de Français, parlez votre langue; n'ayez pas honte d'appartenir à cette race de braves, et n'ayez pas peur d'être appelés "Frenchy." C'est un titre dont vous devez être fiers. Conserver notre langue dans la famille, c'est déjà un grand point mais la faire approuver des Américains, c'est encore mieux, parce que par là nous leur apprendrons à connaître la France, à voir en elle une nation aux idées nobles et généreusses, et par là à l'aimer.

Nous sommes en bonne voie, persévérons. En effet, d'après les statistiques les plus autorisées, le nombre des enfants apprenant le Français dans les écoles publiques et privées de la Nouvelle-Orléans nous arrivons à près de 5600.

Puisque ce moribond dont on a tant parlé n'est par mort, espérons qu'il va reprendre goût à la vie et que nos enfants et nos arrière petits-enfants continueront notre œuvre, et que toujours en Louisiane il y aura des braves qui resteront fidèles à leurs traditions; et qui conserveront come un dépot sacré cet amour de la langue française et par conséquent de la Patrie que nous aurons défendue avant eux.

Je ne veux pas vous retenir plus longtemps, vous êtes pressés de recevoir vos récompenses, mais je tiens cependant à remercier publiquement vos professeurs du zèle qu'ils ont mis dans l'accomplissement de leurs devoirs parfois pénibles, mais toujours réconfortants parceque vous avez, j'en suis certain, profité de leurs bonnes et excellentes leçons.

LES PELLICULES TOMBENT SUR LE COL DU VESTON

La tête se couvre d'ampoules qui s'envenimment. Les cheveux tombent; la tête démange et brûle. Le savon et l'onguent Cuticura effectuent une guérison.

604 Ave. Greenville, Staunton, Vic. — "Ma tête se couvrit d'ampoules qui s'envenimèrent, et me démangeaient tellement que je me grattais jusqu'à ce qu'elle ne fut plus qu'une plaie vive. Mes cheveux tombèrent graduellement et ils étaient secs et sans vie. Les pellicules tombaient sur le col de mon veston en telle quantité que j'en avais honte, et ma tête resta ainst tout l'été, me démangeant et brûlant tellement que je ne pouvais dormir en paix. J'essayais plusieurs onguents, mais sans aucun résultat, je me servis de ——— mais ne fit aucun bien, finalement je fis usage du savon et d'une boite d'onguent Cuticura et vous ne sauriez croire quel soulagement j'obtins. En deux semaines ma tête fut guérie." (Signé) J. L. Smith, 28 Oct. 1912.

Pour les pustules et vers à têtes noires le traitement suivant est re plus effectif, et le plus économique: Enduisez légèrement les parties affectées avec l'onguent Cuticura avec le bout de votre doight sans toutefois les frotter. Au bout de cinq minutes lavez l'onguent Cuticura vous servant du savon Cuticura et d'eau chaude et continuez ce lavage pendant quelques minutes. Ce traitement convient au lever et au coucher. Echantillons envoyés gratis avec brochure 32 pages traitant des maladies de la peau. Adressez une carte-postale Cuticura, Dept. T, Boston.

☞ Les personnes qui se rasent et qui se frictionnent avec une solution au savon de Cuticura le trouveront le meilleur pour le cuir chevelu et la peau.

VOICI QUI VOUS CHERCHIEZ!
J. W. RUSS
Encanteur--Biens Fonciers
334 RUE CARONDELET
Vente de propriétés de toutes sortes. Agent du contentieux
10 mai—30f

PHONE MAIN 3486
"Smith, The Sign Man"
(Spécialité d'Enseignes)
606 RUE GRAVIER
Service très prompt. Prix raisonnables
26 avril—5 sem—dim-mar-ven

Les arbres de l'avenue de l'Esplanade

Nous sortons, à une heure avancée de la soirée d'une réunion à l'hôtel de ville. Ne disons plus que les Créoles manquent d'énergie, le réunion de ce soir prouve qu'ils savent vouloir, et imposer leurs volontés. Toutes les vieilles familles de l'aristocratie Créole étaient représentées. Il s'agissait de défendre les arbres de l'avenue de l'Esplanade. Nous avons écouté avec enthousiasme les beaux discours si bien sentis de M. Charles Théard et du juge Claiborne. De fréquents applaudissements du côté féminin de l'auditoire ont encouragé les orateurs. Le docteur Holt, le docteur Le Monnier, M. Landry, le colonel de la Vergne et autres ont parlé avec éloquence.

La cause est définitivement gagnée, la hâche du bûcheron respectera la belle parure de ce vieux quartier aristocratique.

Nous sommes heureux et fiers des sentiments qui ont guidé les femmes Créoles, âmes de cette réunion, comme elles sont l'âme de toutes les grandes et belles choses, et qui comme des anges gardiens ont étendu leur sollicitude aux vieux arbres de cette avenue.

Dorénavant leur souvenir se mêlera en se confondant, et nous rendra plus chers encore s'il est possible, ces beaux arbres.

WEAR THE ROBBERT
Ses montures sont sans égales
H. J. ROBBERT
OPTICIEN 208-207 rue Carondelet 7déc—1an
SPÉCIALISTE Phone Main 4570

PROTEGEZ VOS MEUBLES
en les gardant dans nos magasins à l'épreuve des Incendies.
SAM WISEMAN
707 rue Camp Téléphone Main 2038
5 mai—2 sem

$8 Par Heure
Service Indépendant d'Auto. pour Automobile à cinq (5) Passagers
$1.00 AU PARC DE BASEBALL
Car sur la Rue St-Charles entre les Rues Canal et Commune. Phone Main 1131
23 avril—1 m

Feuilleton de l'Abeille de la Nlle-Orléans

No. 15 Commencé le 2 mai 1914

LE ROMAN —DE— MARIE

(Suite)

— Oh! je n'oublierai pas!

— Est-ce bien sûr ?

— Vous en doutez donc, monsieur Cyprien ?

Elle le regarda une seconde, avec ses bons yeux d'aster, que le soleil couchant faisait plus violets et plus graves; il sentit qu'elle était sincère en ce moment.

Alors il soupira d'aise et son bras toucha instinctivement celui de son amie, comme l'aile des oiseaux éprouvait le besoin de toucher à cette belle eau claire.

Le bras de Marie ne se retira pas. Etait-ce l'influence de ce soir d'automne ? Etait-ce autre chose ? La jeune Parisienne trouvait Cyprien beaucoup moins déplaisant.

Non, elle ne l'oublierait pas, et peut-être, en songeant à lui, évoquerait-elle à l'avenir ce départ d'hirondelles s'envolant toutes ensemble, à la recherche du soleil nouveau, du bonheur, de l'amour futur.

Pour Marion, où étaient-elles toutes ces choses: bonheur, soleil, amour, sinon dans ce pays ? Qui pouvait les lui procurer, sinon ce jeune homme attendri à côté d'elle en ce moment ?Si elle ne l'épousait pas, elle serait probablement condamnée à la pauvreté perpétuelle puisque Mimi, l'égoïste et chère Mimi, ne consentait à doter sa petite-fille qu'à condition de la marier près de Sames. Et pauvre, que ferait-elle à Paris... Elle avait déjà trop d'expérience pour ignorer que le bonheur et la pauvreté poussent rarement côte à côté.

Sans doute, elle était jolie et poussait l'immodestie jusqu'à s'en douter. Mais la beauté toute seule, sans des rentes autour, c'est là une de ces choses dont les jeunes gens de Paris se laissent rarement éblouir."

Le bras de Marion restait tout près de celui de Cyprien et, à ce contact, une petite chaleur naissait, qui gagnait l'épaule peu à peu, qui gagnait le cœur peut-être.

L'heure était si douce, le décor si impressionnant! Puis une fibre secrète s'attendrissait en Marion devant ce paysage; des voix venaient vers elle du fond de cette vallée envahie de brume ,des voix qu'elles n'avait jamais si bien entendues depuis qu'elle était arrivée en ce coin de France.

Elles disaient, les voix confuses: "Voici le pays de ton père, Marion! voici ton vrai pays natal, où la vie peut t'être meilleure, où tes yeux et ton esprit peuvent plus naturellement se réjouir. Tu sais bien que ton père a été rapporté là-bas, dans le petit cimetière de Sames; tu sais bien que là aussi dormira Mimi, l'aïeule qui t'aime tant ? De toutes parts dans ce pays, il y a quelque chose de tes ancêtres. de toi-même, qui t'appelle et voudrait te garder... Pourquoi t'en irais-tu ? pourquoi ne te contenterais-tu pas du bonheur qui se présente ? Es-tu certaine d'en trouver ailleurs de plus grand, de plus sain et de plus durable ? Tu avais rêvé d'un mari autre, d'un mari plus semblable à certain faneur timide d'autrefois qu'au villageois cavalier et sans délicatesse d'à-présent. Qu'importe! Quelle femme épousa jamais l'homme de son rêve, de son rêve complet ? Et puis, qui sait ? le petit faneur..."

Mais Marion n'écouta plus les voix; le bras de Cyprien la pressait davantage et une voix qui ne venait plus de la vallée, celle-ci, prononça doucement:

"Je vous aime!"

Marie ferma les yeux; elle se recueillit pendant quelques secondes. Autour de sa tête, les hirondelles passaient, passaient toujours, si près, parfois, que le vent de leur vol faisait remuer les cheveux sur sa nuque.

— Je vous aime, je vous aime! répétait Cyprien sur un ton douloureux. Et vous ne m'aimez pas, vous!...

Elle répondit, si bas que ses lèvres bougèrent à peine:

— Mais si, je vous aime!

— Oh! vraiment ?

— Vraiment.

— Et je vous reverrai ?

— Sans doute !

— Quand ?

— Mais... à Pâques peut-être, et puis aux vacances prochaines, et puis... toujours si vous voulez. -

— Toujours ? Vous avez dit toujours ?... Oh! moi, je voudrais bien, Marie!

— Moi aussi, assura-t-elle, sans ignorer ce que ces deux mots si courts pouvaient contenir de solennel, de définitif.

Elle releva les yeux. Le soleil s'était couché; la Bidouze n'était plus qu'une rivière terne sous le ciel terne d'automne.

Mais les hirondelles la frôlaient encore, de leurs ailes sombres, en poussant des cris joyeux, comme si leurs yeux avaient vu au loin, par delà le soleil mort, par delà le crépuscule triste, le pays de l'éternel été.

IL

Bordeaux, 23 novembre.

"Chère maman Catherinette,

"Si j'avais été à la Cabane aujourd'hui, je serais allé voir le vieux rosier qui grimpe sur notre pavillon et je lui aurais demandé quelque rose; il en aurait eu, bien sûr, car il doit se souvenir que je vais lui en demander chaque année à l'occasion de votre fête.

"Cette année-ci, je ne serai pas là, et la dernière rose du vieux rosier vous sera sans doute offerte par un autre. Ne m'oubliez pas, maman, et soyez assurée que le Bertranot fait bien des vœux pour vous, à l'occasion de la Sainte-Catherine.

"Ici, dans la maison que j'habite depuis trois mois, il y a un grand jardin avec des arbres presque aussi gros que notre pin-parasol mais les rosiers n'ont plus de roses depuis longtemps et tout ce que je peux mettre sous cette enveloppe pour vous, c'est une feuille jaune de peuplier qui est tombée sur moi, l'autre soir, pendant que j'étais à la fenêtre. C'est un peuplier vigoureux qui pousse près du mur de ma chambre et dont les plus hautes feuilles, une douzaine, avaient été épargnées par le froid. Il est tout noir, à cause des fumées voisines, qui lui donnent un air d'arbre charbonnier, et il faudrait bien l'épousseter tous les jours, à cause de la poussière qui monte de la rue. Mais, en été, il faisait tout de même un joli bruit avec ses feuilles; et la nuit, quand je ne dormais pas, il me semblait encore entendre nos platanes, nos petits platanes de l'avenue, que vous avez peut-être sous les yeux en lisant ceci.

"Vous m'avez demandé, maman, comment était cette maison où l'on m'a envoyé; je vais vous l'expliquer de mon mieux.

"La maison est très grande, très vieille; on y entend presque autant de rats que chez nous, au grenier du maïs: elle est située près de la gare Saint-Jean, la gare où passent tous les trains de Bayonne, et ça fait bien plaisir, quelquefois, d'entendre siffler une locomotive qui vient de chez nous. Autrement, la maison est séparée de la rue par une cour et un mur très haut. Dans ce mur, deux portes; la grande pour les fous qui arrivent en voiture, les fous sérieux, dont les gestes ne doivent pas être aperçus des passants; la petite est destinée aux fous qui arrivent à pied: c'est par celle-là que j'ai été introduit.

"Vous voyez, maman Catheerinette, avec quel détachement je vous parle de toutes ces choses. Il ne faut donc pas vous faire du chagrin; moi, je ne m'en fais pas, je vous assure...

"Dans la cour, entre les deux portes, il y a une espèce de loge vitrée, avec un gardien. Ce gardien a une belle casquette et des poings solides; mais soyez tranquille, maman, je ne le sais point par expérience. Mon oncle, le docteur Bruscail, est l'ami du directeur et il m'a recommandé à lui. Il faut croire qu'on n'a pas une bien haute idée de ma folie, car on me traite avec une certaine politesse. Mais tous mes camarades ne peuvent pas en dire autant. Ceux qui entrent ici ne sont généralement pas de bonne humeur; ils voient tout de suite où on les mène, et ils protestent, crient, résistent.